

chapitre 9, l'auteur revient sur le prétendu vide générationnel dans les mathématiques françaises de l'après-guerre et note, à partir de données quantitatives sur le nombre de thèses soutenues, de reçus à l'agrégation et de publications annuelles, que « l'activité mathématique semble revenir à la normale en quelques années après la guerre » (238). Pour l'auteur, la thèse du vide renverrait possiblement à la faible activité des mathématiciens français de l'après-guerre dans les domaines, tels l'algèbre moderne, qui seront plus tard d'intérêt pour le groupe Bourbaki.

Si l'auteur parvient à revisiter avec succès la thèse Bourbaki, en infirmant certains aspects et en confirmant ou en nuancant d'autres, il peine par contre à démontrer l'utilité de sa référence à la seconde « thèse historiographique », celle de l'historien des sciences Paul Forman. Établissant un lien avec la célèbre thèse de Forman voulant que l'interprétation acausale de la mécanique quantique parmi les physiciens et les mathématiciens allemands ait été favorisée par le climat social et culturel de la république de Weimar, Aubin attribue à la thèse Bourbaki le mérite d'être « l'une des seules à faire l'hypothèse que la guerre ait eu un impact sur le contenu d'une discipline scientifique » (p. 37). Or, on ne retrouve dans la suite du récit aucune démonstration d'une quelconque influence des événements décrits durant la période 14–18 sur le *contenu* des mathématiques françaises, sur leur orientation théorique ou conceptuelle. En dehors de cet habillage théorique superflu, l'ouvrage dans son ensemble constitue une excellente investigation du processus de construction de la mémoire collective d'une discipline scientifique, avec ses déformations, ses exagérations, ses occultations et ses oublis que le travail d'historien vient ici remettre en perspective.

**Mahdi Khelifaoui**  
Université d'Ottawa

Daniel Poitras

*Expérience du temps et historiographie au XX<sup>e</sup> siècle—Michel de Certeau, François Furet et Fernand Dumont*

Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2018. 312 pp.

Dans son ouvrage, Daniel Poitras a pour ambition de décrire la transition entre différentes phases d'un régime d'historicité, caractérisé par ce qu'il appelle le futurisme, provoquant différents changements de perception portant sur le rôle social des historiens. Afin d'appuyer cette théorie, l'auteur propose une grille de lecture se basant sur l'expérience du temps de trois historiens ayant vécu ces transitions, le Québécois Fernand Dumont et les Français Michel de Certeau et François Furet.

Il convient ici de faire remarquer que Poitras s'appuie sur plusieurs concepts développés par François Hartog, qui fut aussi son directeur de recherche pour la thèse à l'origine de cet ouvrage<sup>1</sup>. Ces concepts sont expliqués de façon très laconique par l'au-

1 Hartog, F. (2003). *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*. Paris : Le Seuil.

teur, ce qui peut rendre la lecture confuse pour qui serait peu familier avec les travaux de François Hartog. Le futurisme, qui caractériserait surtout le XX<sup>e</sup> siècle, se présente comme un régime d'historicité dans lequel le futur prend le pas sur le présent et où le progrès occupe une place prépondérante dans les réflexions des contemporains. Selon Hartog (2003), le régime d'historicité futuriste aurait régné de 1789 jusqu'à 1989, où il aurait fait place au présentisme dont l'horizon d'attente se trouverait dans une impasse, ne laissant place ni au futur, ni au passé. La transition qui intéresse surtout Poitras se situe entre deux phases du futurisme : un futurisme étapiste, qui se déroule entre 1956 et 1966, et une radicalisation de ce futurisme entre 1967 et 1975, qui représente la fin de l'histoire avec un grand H et peut être considérée comme un précurseur du présentisme. Toutefois, pour mieux comprendre la démarche de Poitras, il est conseillé de débiter la lecture de son ouvrage par la conclusion dans laquelle il résume ses objectifs et sa méthodologie.

Malgré une démarche et des objectifs plutôt originaux, l'auteur propose une trame narrative qui suit un cadre chronologique classique. Le premier chapitre traite d'une période du régime d'historicité (1925–1955) représentée par l'expérience tragique de l'Histoire. Les trois historiens sont ainsi confrontés à une Histoire avec un grand H, qui s'impose comme lointaine et arbitraire. Si le futur à court terme leur apparaît chaotique, ils misent plutôt sur un futur rédempteur à plus long terme. Le deuxième chapitre concerne le passage au futurisme étapiste de 1956–1966, qui semble réconcilier le futur à court et à long terme et qui témoigne d'une confiance irréductible des contemporains envers le progrès. Le troisième chapitre présente le changement de perspective que les historiens portent sur leur rôle social et qui se serait produit au tournant des années 1960. Les historiens de cette période se considèrent encore comme des passeurs du temps, déblayant le terrain du passé pour faciliter le passage vers l'avenir. Ils jouissent encore d'une certaine aura de prestige, mais le questionnement porté sur leur rôle social devient plus criant à mesure que leur ambition se fait grandissante, à l'instar des historiens de l'école des *Annales* qui cherchent à écrire une histoire totale qui engloberait tous les domaines. Dans le quatrième chapitre, Poitras avance que le futurisme se serait radicalisé durant les années 1967–1975. Le désir de tout dominer, et peut-être de tout prévoir, qui caractérisait le tournant des années 1960 et le questionnement porté sur le rôle social des historiens de l'époque aurait mené de façon ironique à une prise de conscience de ces derniers sur les limites de leurs ambitions. Ils constatent alors un décalage entre leur horizon d'attente et le réel, ce qu'ils attendaient de l'avenir ne correspondant pas avec ce qu'il est advenu. Poitras considère que cette période est un précurseur du présentisme, régime d'historicité dans lequel l'historien passeur du temps laisse sa place à l'historien-expert qui n'est souvent qu'un simple instrument dans les conflits mémoriels ou qui sert de témoin dans les procès. Le passé est en quelque sorte régulé et intégré au présent, omnipotent. Le cinquième chapitre s'intéresse à la façon dont les historiens sont amenés à renouveler leur approche de la discipline historique en prenant conscience qu'ils ne peuvent plus être ces passeurs du temps. Déboussolés, les historiens du présentisme deviennent hypercritiques, convaincus d'être prisonniers d'un présent implacable qui semble bloquer tout avenir et laisser peu d'espoir.

Si on peut reprocher à l'auteur de ne pas bien définir les concepts au cœur de sa démarche et de ne pas toujours présenter les contextes historiques dans lesquels évoluent trois historiens fort différents, on pourra saluer le choix d'une approche méthodologique ambitieuse qui privilégie l'expérience du temps et les réflexions historiographiques des acteurs. Ce choix distingue le travail de Poitras d'une enquête biographique présentée sous la forme d'une chronologie événementielle qui ferait s'opposer entre elles les idéologies de Certeau, Furet et Dumont. On peut cependant s'interroger sur la possibilité réelle de découper de façon aussi précise (1925–1955, 1956–1966, 1967–1975) des transitions de régimes d'historicité sous prétexte que trois historiens qui nagent dans des univers différents auraient vécu de telles transitions aux mêmes moments. Le contexte historique nous semble négligé, en particulier les rapports sociaux et démographiques changeants, l'ouvrage se limitant pour l'essentiel au point de vue d'une certaine élite intellectuelle et laissant peu de place à d'autres acteurs historiques et à d'autres expériences possibles. Les transitions de régimes d'historicité que nous décrit Poitras nous semblent ainsi trop unidimensionnelles, laissant l'impression qu'elles s'imposent à tous de façon irrésistible et donnent à l'ouvrage un aspect très déterministe, sinon fataliste. Néanmoins, Poitras parvient à faire réfléchir sur l'idée que le rapport à l'histoire n'est pas seulement influencé par le regard sur le passé, mais aussi par celui porté sur le présent et par les horizons d'attentes face à l'avenir.

**Philippe Momège**  
Université de Montréal

Alexandre Lanoix

*Matière à mémoire. Les finalités de l'enseignement de l'histoire du Québec selon les enseignantEs*

Saint-Joseph-du-Lac : M Éditeur, 2018. 119 pp.

Alexandre Lanoix nous expose dans cet ouvrage à une version abrégée de sa thèse de doctorat, qui a été soutenue en 2015. Il nous présente les principales observations à retenir de sa thèse, visant à nous éclairer, tout d'abord, sur les représentations sociales des enseignantes et enseignants d'histoire du Québec sur les objets « finalités de l'enseignement de l'histoire » et « identification à la nation dans l'enseignement de l'histoire » et, ensuite sur l'influence du programme de formation sur ces représentations sociales (20). L'auteur explique la pertinence de se pencher sur ces dernières afin de comprendre comment les enseignantes et enseignants transforment le curriculum scolaire dans leur pratique (19) grâce à ces représentations et quelle est leur influence dans les actions qu'ils posent (17).

Lanoix divise son enquête en trois sections. Tout d'abord, il nous présente, dans le premier chapitre, les caractéristiques de la recherche. Il fait un rapide tour d'horizon afin de nous exposer le contexte dans lequel s'insère sa thèse de doctorat. Par